

Brigitte Allain-Dupré

Transfert illimited...

"Jung définit le transfert dans Psychologie du transfert comme une condition privilégiée de formation de la fonction symbolique ; il montre comment cette fonction ne s'élabore que dans la rencontre humaine extérieure où l'Eros est en cause. [...] la réciprocité de la relation à l'autre et de la relation à soi explique la polysémie du transfert et son caractère sexualisé. "
A partir de mon expérience d'analyste d'enfant, mais aussi d'adultes, dans la continuation d'une réflexion jungienne, je voudrais aujourd'hui vous faire part de quelques idées que je souhaite stimulantes à propos de ma manière de comprendre le transfert dans une acception qui essaye d'être renouvelée. (...) [1]

Transfert d'appel, transfert de données, de propriété, d'embryons, transfert de technologies, on ne passera pas à la trappe les transferts de population qui restent l'arme absolue des dictatures ... On le voit, la notion de transfert est aujourd'hui omniprésente dans les représentations qui organisent une forme de mouvements dans notre vie moderne. Cette notion de transfert fait généralement référence à un déplacement qui donne la possibilité d'instaurer une continuité entre des éléments apparemment hétérogènes ou éloignés les uns aux autres et qui vont s'unir ou se mettre à fonctionner de concert, ou alternativement, malgré leurs différences.

Et pourtant, en psychanalyse, le mot transfert ne se soumet pas à une fréquentation aussi aisée... Il devient porteur d'une sorte d'aura mystérieuse, comme s'il s'agissait d'une donnée psychologique marquée d'une " inquiétante étrangeté ". Disons le tout net, en lui attribuant cette qualité d'être " l'alpha et l'oméga " de la psychanalyse, comme se l'écrivaient Freud et Jung au début du siècle dernier, le transfert est devenu sacré...

" Ah bon, ce n'est que ça ", pourrait pourtant dire le patient qui comprend que cette notion recouvre simplement les liens, conscients et inconscients qui l'unissent à son analyste. " Comme c'est difficile à circonscrire " pourrait aussi dire l'analyste quand il essaye de percevoir la teneur complexe de son transfert personnel sur son patient.

Jung définit d'abord le transfert par : *" la projection, sur le thérapeute, d'imaginaires infantiles ". Il conservera toujours cette façon de voir, nous précise Elie Humbert, " mais commence dès 1933 à l'inclure dans une perspective générale où le transfert est considéré comme un processus de transformation. [...] Jung définit le transfert dans Psychologie du transfert comme une condition privilégiée de formation de la fonction symbolique ; il montre comment cette fonction ne s'élabore que dans la rencontre humaine extérieure où l'Eros est en cause. [...] la réciprocité de la relation à l'autre et de la relation à soi explique la polysémie du transfert et son caractère sexualisé. "* [2]

A partir de mon expérience d'analyste d'enfant, mais aussi d'adultes, dans la continuation d'une réflexion jungienne, je voudrais aujourd'hui vous faire part de quelques idées que je souhaite stimulantes à propos de ma manière de comprendre le transfert dans une acception qui essaye d'être renouvelée.

Pour la désacraliser, et ainsi mieux l'approcher, l'idée de transfert doit donc être resituée dans le contexte plus large de la phénoménologie des modalités relationnelles propres à l'homme.

Et ce qui est intéressant quand on est analyste d'enfants, comme je le suis, c'est la nécessité absolue qui est la nôtre, de repenser la métapsychologie que Jung a établie pour soutenir le processus d'individuation de la seconde partie de la vie. Nous allons donc essayer de resituer le transfert dans l'espace psychique propre à l'individuation du petit humain.

De quel infantile s'agit-il dans le transfert ?

Dans l'introduction à *Psychologie du transfert* Jung indique qu'on ne pourra pas penser le transfert sans le relier à l'infantile. Je le cite : “ *Il se noue un lien qui correspond à tous égards à la relation infantile initiale et qui tend à répéter avec le médecin toutes les expériences de l'enfance ; en d'autres termes, la relation d'adaptation (...) est désormais transférée sur le médecin.* ”

Essayons donc de mieux comprendre cet infantile. On le sait depuis quelques temps déjà, l'idée même de processus d'individuation peut s'appliquer à l'enfant dès sa naissance, à partir de l'hypothèse d'un soi qui promeut et soutient le processus inné d'humanisation et ce, dès le début de la vie.

C'est le jungien anglais Michael Fordham qui a formalisé dès 1944 cette importante révision de la position de Jung par rapport à l'application possible de l'idée de processus d'individuation au petit d'homme. L'importance de cette “révolution” réside dans le fait que Michael Fordham développe son argumentation en donnant une place tout à fait spécifique à la relation intersubjective.

En cela, il prolonge Jung qui n'examinait l'intersubjectivité dans le processus d'individuation que presque exclusivement dans l'examen attentif de la relation de transfert. Comme si c'était vraiment là qu'il avait travaillé à fond, parce qu'il en avait une grande expérience, la projection sur l'autre.

En s'intéressant essentiellement à la position introvertie de la psyché du sujet adulte, Jung considère les figures complexuelles engrammées dans la première partie de la vie comme des acquis de la personnalité que l'activation propre au processus d'individuation permettra de reconsidérer dans la seconde partie de la vie. Jung ne s'intéresse pas à proprement parler à la manière dont ces figures se sont constituées. Ce n'est pas pour autant qu'il fasse l'impasse sur la dimension intersubjective du sujet humain. Il n'y a qu'à relire ses séminaires pour s'en convaincre !

Fordham montre comment l'enfant, comme l'adolescent et le jeune adulte, psychiquement mobilisés par les représentations d'eux même, dans la confrontation aux personnes de leur entourage, sont engagés dans un processus d'individuation qui prend forme dans la quête identitaire qui domine la première moitié de leur vie. Pour nous, aujourd'hui, ces choses semblent évidentes, mais il est bon de les rappeler !

Quant à Jung, il donne une place tout à fait significative à cet *autre*, promoteur d'une intersubjectivité partagée dans l'expérience vécue mais également confrontation intrapsychique, dans *Psychologie du Transfert* et en particulier dans son introduction sur laquelle je me suis arrêtée longuement..

Je vous le rappelle, Jung écrit *Psychologie du Transfert* à 71 ans : en 45/46. Il dédie l'ouvrage à sa femme.

Pour pouvoir relire cette introduction avec vous, et en faire un commentaire à propos du transfert, au lieu de jouer à faire comme Jung, et de reprendre forcément maladroitement les métaphores de l'alchimie, je vous propose, pour illustrer mon exposé, d'essayer de nous

ouvrir aux données actuelles de la psychanalyse du bébé, avec ses apports d'éthologie humaine, qui décrivent ce phénomène à la base de toute relation, à savoir l'attachement. J'essaierai de montrer comment les composantes de la notion actuelle d'attachement étaient déjà présentes dans l'approche métapsychologique que Jung proposait à la notion de lien humain. Mais de toutes façons, les théories de l'attachement sont pour moi un cadre épistémologique qui me permet d'interroger les données précoces de la relation intersubjective....

Qu'est-ce que l'attachement ?

“ Pour l'éthologiste, l'attachement est lié à la proximité entre deux individus, proximité qui tend sans cesse à se rétablir : de la part du jeune éloigné de sa mère, le rétablissement du contact est sollicité par le regard tourné vers la mère, par des vocalisations et par l'agrippement à la fourrure de la mère et la forte résistance manifestée envers qui veut le détacher. ” [3]

Du côté humain, on observe que *“ la dépendance étroite et nécessaire dans laquelle le petit homme se tient vis-à-vis de sa mère, le corps à corps avec celle-ci, va permettre des échanges constants, qui sont riches d'expériences réciproques et qui se font sous la forme d'un dialogue dont l'intensité et la chaleur sont, à l'évidence, formatrices. Cette symbiose prolongée est rendue possible par ce que J. Bowlby a décrit sous le terme de “ conduites d'attachement ”, conduites innées liant l'enfant à sa mère et réciproquement. Une telle proximité permet une intime communication entre les deux êtres. ” [4]*

Attachement et psychanalyse

Quand l'idée d'attachement a surgi dans le champ de la recherche psychanalytique en France, à partir des travaux de Bowlby, ce fut un concert de critiques. Zazzo [5], qui ne veut pas mêler sa voix à ce concert, publie en 1974 un fameux Colloque Imaginaire dans lequel il fait dialoguer Spitz, Bowlby, Lebovici et Didier Anzieu, manière originale d'ouvrir le débat contre ce qu'il appelle les “ intégristes de la psychanalyse ”.

Les freudiens de l'époque voyaient en effet dans la théorie de l'attachement l'abandon pur et simple de la pulsion. De plus, pour eux, l'idée d'attachement invalidait la théorie de l'étayage introduite par Freud, qui défendait sa théorie selon laquelle la satisfaction des besoins alimentaires par la mère s'accompagne d'un plaisir qui n'est pas réductible à l'assouvissement pur et simple de la faim. Enfin, la théorie de l'attachement donnait, selon les freudiens d'alors, une place de premier plan à la mère ou à son substitut, laissant le père dans l'ombre de sa femme...

Et puis, dans les années 80, la théorie de l'attachement ressurgit, en particulier sous l'influence du freudien Serge Lebovici, c'est à dire d'un analyste de l'enfant. A partir de son expérience de psychiatre du jeune enfant à Bobigny, Serge Lebovici approfondit sa recherche sur la psychiatrie du nourrisson en développant les théories de Bowlby et de Brazelton, inspirées de l'éthologie animale. Il étudie l'attachement “ à la base des interactions précoces mère-enfant, réelles et fantasmatiques, prises dans le réseau des influences culturelles mais aussi transgénérationnelles. Il ne voit pas d'emblée de contradiction entre la description de Bowlby et la spécificité de l'investissement libidinal de l'enfant dans le maillage narcissique des parents. L'introduction du transgénérationnel par Lebovici me rappelle les expériences d'associations faites par Jung et ses observations à propos du fonctionnement inconscient à l'intérieur de la famille. Car, comme le souligne Blaise Pierrehumbert (attachementiste

contemporain de Lausanne) : *“La transmission transgénérationnelle des schémas d’attachement suit les mécanismes de la transmission fantasmatique tout autant que ceux d’une transmission cognitive à hérédité plus ou moins génétique”*. [6]

Dans la foulée de Bowlby, et de Zazzo puis de Lebovici, des travaux très intéressants vont être menés ; ils permettront d’articuler les observations psychanalytiques d’un Winnicott, d’un Didier Anzieu, d’un Daniel Stern, avec l’expérience clinique des analystes, d’enfants comme d’adultes, aux prises avec les problématiques de carences maternelles précoces rencontrées par leurs patients. On sort alors des stéréotypes négatifs sournoisement instillés par les positions d’un Bettelheim à propos des enfants autistes, insinuant que la mère était forcément coupable...

La clinique psychanalytique apporte une puissance métaphorique que la théorie de l’attachement n’a pas, mais nombreux sont les analystes de l’enfant et de la mère avec son bébé qui y trouvent les ressources métapsychologiques sur l’amour primaire, jusqu’alors manquantes.

Evidemment en retour, le risque de cet engouement pour les théories de l’attachement est bien celui d’une psychologisation exclusive et historicisante des éléments supposés biographiques du patient, au détriment des dynamiques intrapsychiques en jeu.

Tout l’art du maniement des théories de l’attachement pour le psychanalyste contemporain va résider dans la gestion de l’équilibre : comment faire travailler le patient de manière féconde entre les éléments d’*après coup* qu’il reconstruit de son mythe familial, pour les articuler aux traces inconscientes que ces éléments révèlent dans un *sur le coup*, ici et maintenant, de la consistance complexe actuelle. Cet actuel complexe va révéler sa dimension intrapsychique dans la conflictualité intersubjective. C’est là que la responsabilité du moi éthique du sujet se déploie dans son analyse, pour pouvoir s’exercer pleinement dans sa vie. La théorie anglo-saxonne de la relation d’objet porte en elle ce risque de faire une sorte d’équivalence entre les éléments du monde externe, tels qu’ils sont reconstitués et les instances psychiques inconscientes qui animent le monde interne.

S’interrogeant pour savoir si les théories de l’attachement sont une trahison de la psychanalyse, le freudien Bader précise : *“L’attachement est une théorie de la causalité qui conceptualise les effets des événements réels sur un sujet en observant les patterns d’attachement infantiles et leur permanence au cours de l’existence. [...] La causalité en psychanalyse s’appuie sur l’hypothèse d’une “réalité psychique” comportant les désirs, les sentiments, les affects, les perceptions sensorielles et subjectives qui constituent les éprouvés du sujet et qui sont enracinés dans le corps. [...] la causalité psychique implique la dialectique entre réalité psychique et la réalité matérielle, entre d’une part la compulsion de répétition traduisant les conflits inconscients entre les instances, et d’autre part la “vérité historique” qui prend sens durant la cure.”* [7]

Ces citations d’analystes freudiens montrent leur tendance à intégrer la théorie de l’attachement, même si, souvent, ils parlent plutôt “d’amour primaire”, ça fait sans doute moins penser aux oies de Konrad Lorenz...

On peut s’étonner que chez les analystes jungiens français, ces recherches sur l’attachement n’aient pas eu beaucoup d’écho objectif... ce qui ne veut pas dire qu’ils n’en aient pas été imprégnés dans le bain culturel de la psychanalyse française.

Je m’explique cette absence d’intérêt par la prudence qui s’est toujours imposée en France vis à vis des jeux acrobatiques permettant de franchir les ponts épistémologiques, et qui, à force

de provoquer le grand écart, font parfois perdre toute cohérence à la pensée. Nous avons toujours beaucoup à faire pour ne pas réduire la spécificité de Jung dans un syncrétisme psychanalytique, pour gommer les motifs de confrontation avec nos collègues d'autres écoles. Cependant, je suis de celles qui s'intéressent à ces explorations en terre nouvelle, histoire aussi de relancer une réflexion stimulante à l'intérieur de notre culture jungienne indigène, à partir d'un point de vue radicalement exogène. Et les théories de l'attachement s'y prêtent particulièrement bien.

Attachement et archétype ?

Mais les théories de l'attachement sont-elles si exogènes que cela pour la jungienne que je suis ? Tout d'abord, à propos des théories de l'attachement, il me semble que ce que mes chers confrères freudiens ont eu à dépasser est bien l'insistance qu'elles énoncent à propos de l'innéité. Quant à nous, jungiens, nous y sommes habitués, bien que l'innéité chez Jung ne soit pas celle des éthologues, elle est en effet éminemment une *innéité créative*, une innéité de potentiel plus que de formatage, si je puis dire et comme j'essaierai de le montrer maintenant !

En effet, dans la représentation qu'il nous donne de la psyché humaine naissante, Jung le répète tout au long de son œuvre, l'enfant ne naît pas *tabula rasa*, selon l'expression consacrée. C'est à dire, comme le disait très clairement Elie Humbert : “ *le psychisme comporte des dispositions inconscientes qui rendent possible l'existence humaine et l'organisent. Elles sont des conditions a priori de l'expérience actuelle et se sont progressivement constituées au cours de l'histoire.* ” [8]

Jung le précise avec son vocabulaire qui date un peu : “ *L'être humain est en possession de bien des choses qu'il n'a jamais acquises par lui même, mais qu'il a héritées de ses ancêtres. [...] Les systèmes hérités correspondent aux situations humaines qui prévalent depuis les temps les plus anciens, ce qui veut dire qu'il y a jeunesse et vieillesse, naissance et mort, il y a fils et filles, il y a accouplement ... etc. Seule la conscience individuelle vit ces divers facteurs pour la première fois.* ” [9]

Comment traduire cette affirmation de Jung avec les mots d'aujourd'hui ? J'invite le professeur Bernard Golse pédopsychiatre psychanalyste, chef de service à l'hôpital Necker à ce commentaire : “ *Tout se passe donc comme si la naissance et la présence interactive du bébé réactivait par un effet d'après coup les expériences passées et l'histoire infantile précoce de la mère, et notamment dans le champ de l'attachement, expériences passées qui vont infiltrer la nature qualitative du système relationnel que la mère va proposer à son enfant.* ”

Il faut également considérer que les choses se passent aussi dans l'autre sens, enfant versus mère, comme le souligne Serge Lebovici : “ *le processus de subjectivation permet à chacun de trouver sa voie essentiellement narcissique pour réparer les effets de l'insuffisance de transmission transgénérationnelle. Il apparaît finalement que les liens d'attachement solides sont essentiels mais les éléments de transmission intergénérationnelle montrent, l'importance de l'enfant lui même dans le processus de filiation-parentalisation.* ” [10]

Bowlby postulait la même chose à sa manière, quand, en 69 puis 73, il faisait l'hypothèse qu'il existe chez le bébé humain des comportements innés dits d'attachement, dont la fonction est de réduire la distance, et d'établir la proximité et le contact avec la mère. “ Des

comportements innés existeraient aussi chez la mère avec la même fonction [...]” [11] , ajoutait-il.

Mais ce que Jung apporte à Bowlby, (que les analystes freudiens de la petite enfance apporteront bien plus tard), c’est bien l’articulation indispensable entre l’aspect collectif, transgénérationnel, du schéma behavioriste et la touche personnelle que chaque histoire singulière donne à la réalisation d’un projet humain lui aussi, toujours singulier... pour Jung, c’est le passage du pattern de la répétition de l’infantile, au déploiement du potentiel énergétique de transformation propre à l’archétype. C’est bien dans cette capacité de transformation inhérente à l’archétype que réside l’inattendu, dans les jeux réciproques du choc entre le cognitif et l’affectif ! Car plus que de transmission innée d’images, il s’agit en effet pour Jung “ d’une disposition innée à former des représentations analogues, [...] appelées plus tard : inconscient collectif.” [12] Insistons sur le fait que ce sont les dispositions qui sont identiques et non pas leur produit, les images...

Pour avancer sur notre thème du transfert et de l’attachement, je vous propose d’examiner cet événement qui prévaut depuis les temps les plus anciens, pour le petit de l’homme, je veux dire le fait de naître de la fécondation d’une femme par un homme, celle-ci devenant mère et apportant à son enfant les soins que son état de dépendance exigent. Peut-être plus pour très longtemps, profitons en donc ! Jung, on le sait, ne s’est pas particulièrement intéressé à la configuration relationnelle entre le bébé et sa mère, au contraire d’une Mélanie Klein ou d’un Winnicott, par exemple... Pourtant et paradoxalement, dans la construction épistémologique qu’il postule, la figure de la mère occupe une place centrale. Jung en fait un des organisateurs majeurs de la psyché inconsciente, en ce qu’elle est à l’origine de mouvements énergétiques très puissants, dont la configuration incestueuse est le paradigme actif.

La possession

Toujours dans l’introduction à *Psychologie du Transfert*, voilà comment Jung décrit l’influence de cet organisateur inconscient qu’est la figure maternelle incestueuse. Je le cite : *“La situation thérapeutique est compliquée par l’atmosphère incestueuse sur le plan affectif. Ces sentiments s’enroulent invisibles, comme les tentacules d’une pieuvre, autour des parents et des enfants, et dans le transfert, autour du médecin et du patient. Cette force contraignante se traduit par le caractère irréversible et obstiné du symptôme névrotique et par la manière désespérée de se cramponner au monde infantile et au médecin. Le terme de possession caractérise sans doute mieux que tout autre cet état”*. [13]

Ce qu’il m’intéresse d’explorer, c’est bien ce que nous pouvons aujourd’hui déduire en “ amont ” de la centralité de la figure de la mère incestueuse. Dans une sorte de fiction théorique, essayons de remonter plus avant dans le temps, celui d’avant l’inceste, pour interroger ce qui s’est constitué entre la mère et l’enfant, qui donnera lieu à l’inceste. Pourquoi la force centripète de l’inceste acquière-t-elle la centralité que lui prête Jung ? Y a-t-il dans le vocabulaire jungien la ressource lexicale, donc épistémologique, pour décrire ce que Jung nomme “ ces sentiments qui s’enroulent invisibles, comme les tentacules d’une pieuvre, entre les parents et les enfants. ”

La psychanalyse classique dans ces années d’après guerre n’a pas manqué de métaphores pour décrire la relation entre la mère et son bébé, relation d’attachement donc : *Dyade narcissique, couple symbiotique, unité mère-bébé, Soi primaire* de Fordham et Neumann, *Bonne/Mauvaise mère* de Mélanie Klein, *Mère suffisamment bonne*, ou mieux, *Mère*

normalement dévouée de Winnicott, *Folie maternelle ordinaire*, d'André Green, *Mère suffisamment folle*, d'Hélène David, *Pédophilie maternelle* de Jacques André, *Pulsion de tendresse* de Dominique Cupa, *Une peau pour deux*, de Didier Anzieu, j'en passe, elles ont trop nombreuses, ces tentatives de percer à jour le mystère de la relation entre la mère et son bébé. Quand Jung, après Freud et sa " mère première séductrice ", mais avant tous ceux que je viens de nommer s'y était essayé, c'était dans *L'âme et la terre* [14] : pour amplifier l'image de la mère dans l'inconscient, il voyait " l'abîme mystérieux de tout devenir ". Formule très ouverte, donc....

Mais, à mon avis, c'est en faisant de la symbolique incestueuse du transfert et en l'articulant à la puissance de l'archétype de la grande mère que Jung laisse entendre, bien avant Jean Laplanche, le primat de l'*autre* maternel dans la genèse du sexuel infantile, (pour les freudiens), de l'individuation, forcément sexuée pour les jungiens, ne l'oublions pas.

Décrivant donc la relation entre le parent et son enfant comme métaphore du transfert du patient adulte et de l'analyste, Jung nous dit que c'est sans doute : " *le terme de possession qui caractérise mieux que tout autre cet état.* "

Entre mère et bébé, la possession

Cette entité inconsciente de *possession* m'intéresse, je vais donc m'essayer à une amplification de cette figure psychologique complexe pour évoquer la relation entre la mère et son bébé. Les avancées de la psychanalyse contemporaine, qui a intégré les théories de l'attachement, nous autorisent à exploiter cette idée, et mon expérience d'analyste d'enfant, comme d'adultes, me l'a bien souvent confirmé.

Aujourd'hui, on le sait mieux, on l'accepte mieux ai-je envie de dire, l'amour primaire, à savoir l'attachement, ne doit rien en intensité, en profondeur et en polymorphie sexuelle aux amours ultérieurs, bien au contraire... la capacité d'attachement fait partie des contenus archétypiques de notre *tabula NON rasa* de naissance. Et si l'intensité des énergies est bien d'origine archétypique, cela signifie que la maternité se déploie en effet, entre émerveillement et sauvagerie, cette dernière pouvant prendre des formes éminemment destructives pour l'enfant, comme pour la mère. Pensons seulement à cette psychose qui atteint spécifiquement les parturientes et dite " puerpérale " ...

Devinette : que décrit donc Jung quand il écrit ce qui suit : la folie maternelle ou bien celle du transfert ? : " *Nous nous mouvons en effet, dans le domaine de l'incomparable, de l'individuel, de l'unique. On peut certes, à l'aide de certaines catégories assez larges, mettre un peu d'ordre dans un tel processus, on peut le décrire, ou du moins l'esquisser au moyen d'analogies appropriées, mais son essence la plus intime est l'expérience individuelle et toujours diverse de la vie vécue, que nul ne peut saisir de l'extérieur, mais dans laquelle celui que cela concerne est saisi.* " [15]

La possession une expérience de saisissement

Pour moi, ce saisissement par la possession peut également décrire d'autres situations psychologiques. Par exemple, celle de la jeune cousine de Jung, Helly Preiswerk, quand elle est possédée par ces images de femmes des temps anciens, images qui viennent compenser et organiser les défaillances de son moi, en ce qui concerne son identité de femme. *Psychopathologie des Phénomènes dits occultes*, thèse de médecine de Jung, rend parfaitement compte de ces phénomènes de possession.

Le second niveau auquel me renvoie ce mot de *possession* est l'usage commun qui en est fait dans le vocabulaire usuel jungien aujourd'hui. Le terme de possession est plus souvent associé à une certaine malignité. Il s'agit de décrire des phénomènes de contamination psychique ou même de dissociation. On parle alors de possession par une force psychique qui irait à l'encontre de l'individuation du sujet en colonisant l'espace intérieur par de puissants éléments exogènes, inconscients, bien sûr.

Dans le chapitre " les techniques de différenciation " de *Dialectique du moi et de l'inconscient* Jung écrit à propos des états de possession : " *qu'il en résulte des anomalies psychiques, dont la gravité peut aller à tous les degrés, depuis les " humeurs " banales et les idées bizarres jusqu'aux psychoses. Tous ces états sont caractérisés par la même donnée fondamentale, à savoir qu'un quelque chose d'inconnu s'est approprié une part plus ou moins considérable de la psyché. Ce quelque chose d'inconnu impose imperturbablement son existence, au premier abord nocive et repoussante, contre vents et marées, contre les plus grands efforts de bonne volonté, de compréhension, d'énergie et de raison, démontrant ainsi la puissance des plans inconscients de l'être face au conscient.* " [16]

La possession serait ici à opposer à la différenciation. Elle indiquerait l'envahissement, partiel ou total de la psyché, par des motions archétypiques, ayant forcément à faire avec du collectif et donc forcément invalidant pour l'adulte qui est supposé avoir un moi différencié !...On dira qu'une femme est possédée par un complexe maternel... un autre sera possédé par un idéalisme destructeur, par un sentiment de persécution irrationnel etc.

Une nécessaire possession

La troisième entrée pour ce terme de possession est celle que j'ai déjà développée dans mon chapitre " Figurabilité et séduction " dans l'ouvrage collectif que j'ai rédigé avec des collègues analystes d'enfants " Maria et le Thérapeute ". Il s'agissait de montrer que, si on accepte de sortir de la notion maligne de possession, en d'autres termes, si on peut reprendre contact avec notre âme primitive, alors, on peut considérer qu'entre la mère et son bébé cette *folie à deux* peut être décrite comme un effet de *possession* réciproque dont la fonction créatrice et prospective est essentielle, j'ajouterais même, vitale.

En effet, on peut faire l'hypothèse [17] que son bébé occupe pour la mère une double position au plan psychique : d'abord celle d'un objet interne constitué à partir de son être femme, dans son identité sexuelle, ce qui inclut sa puissance instinctive de reproduction. Ce bébé intrapsychique, objet interne, la renvoie à elle-même c'est-à-dire aux dimensions à la fois créatives et destructrices de son inconscient, dans leur épaisseur instinctive d'archaïcité psycho corporelle ; on pourrait l'appeler *l'enfant du soi*.

La commune inconscience

Mais elle est également renvoyée aux contenus psychiques issus de la différenciation de son moi, compte tenu des avatars de son histoire et du développement de son identité sexuée personnelle. Au cours de la grossesse et au moment de la naissance, la maturation progressive de l'enfant va le faire exister en tant que tel ; il va se constituer comme une entité, il sera senti et pensé en position de sujet, ayant sa dynamique psychique propre. C'est l'enfant à naître, à la fois réel et rêvé.

C'est à la dimension d'objet interne, inclus dans son sentiment unitaire, sentiment d'être soi-même pour la mère, que se réfère l'idée de possession. En cela, le bébé en gestation psychique aurait pour la mère un aspect psychique inconscient de double-de-soi, dans son

aspect de mère et d'enfant qu'elle a été, qu'elle porte en elle, entièrement confondus. _ Quand nous avons décrit, Giuseppe Maffei [18] et moi-même, les prémices de la vie symbolique du bébé à partir de l'expérience du double, nous nous sommes essentiellement intéressés à l'émergence de la vie symbolique du bébé. Mais ceux et celles qui ont l'expérience de la maternité et du travail avec les mères et leur bébé pourraient souligner le remaniement psychique qu'une telle expérience implique pour la psyché maternelle. On pourrait alors poser que, dans la psyché maternelle, cette expérience psychique de double pourrait être une des premières formes - à la fois - de son être mère et de son être autre qu'elle va reconnaître à son bébé qui pourra s'en emparer dans son propre processus de subjectivation. Autrement dit, le bébé aurait besoin d'une mère possédée par lui, c'est-à-dire par la puissance numineuse de l'archétype de la transmission de la vie, pour être en retour possédé par elle et que se nourrisse en lui le processus d'individuation.

Possession versus différenciation

Paolo Francesco Pieri [19] confirme cette hypothèse quand il souligne que, *“Jung considère que la possession est dangereuse mais essentielle pour la construction de soi, à travers le processus d'individuation ; elle est une des formes fondamentales de l'existence non encore reconnue par le moi.”*

“ Il n'existe pas de bébé ” disait Winnicott de manière assez provocante, pour signifier qu'il n'existe pas de bébé sans figure maternelle. Il s'agissait de montrer la nécessité d'un champ relationnel à l'autre, pour la construction et la différenciation du moi du bébé. Nécessaire identité archaïque, dont il faudra sortir, un jour.

Paolo Francesco Pieri poursuit : *“ La possession est donc entendue comme possibilité de connaissance : c'est à dire qu'elle est considérée comme une forme d'identification nécessaire et utile, là où le moi réussit à l'entendre comme une occasion de confrontation avec un élément autre que soi, et pour cela, comme possibilité de connaître l'altérité ”.*

Nous entendons bien, si nous nous plaçons du côté du bébé, combien il est nécessaire qu'il soit possédé psychiquement par sa mère... aussi bien pour la bonne conduite des soins, mais aussi et surtout, pour que la découverte de l'autre-que-soi puisse advenir. De même, pour la mère, on pourrait voir dans la possession, une condition préalable aux jeux identificatoires dans la relation qui ouvrira nécessairement sur la phase suivante, celle de la dé-possession...

Cette possession constitue en effet un espace dedans dehors, comme une poche marsupiale, hallucinatoire (pour reprendre la formule de Winnicott) dans laquelle le bébé comme la mère se développent spécifiquement et conjointement. Possession qui renvoie donc à une érotique partagée, à une *unio mistica*...

Vous savez bien, cette manière qu'ont les mères de parler de et à leur enfant et qui fait dire à leur entourage *“ elle en est gaga ”* ... C'est à dire qu'un jeu d'Eros s'instaure entre les deux, jeu qui potentialise le développement de la fonction maternelle en même temps qu'il anime l'étayage subjectif du bébé. Bernard Golse fait le commentaire suivant quand il cherche à articuler attachement et vie pulsionnelle : *“ Si l'attachement correspond à un besoin primaire de l'enfant, pourquoi ne pas imaginer qu'il puisse être libidinalisé comme tous les autres besoins au sein de la théorie de l'étayage ”.* [20]

Je crois pouvoir dire que la libido à laquelle se réfère Bernard Golse n'est autre que celle de l'énergie primitive, qui engage et soutient le processus archétypique d'humanisation.

La censure de l'amante

A propos de cette idée de possession, et de son contexte libidinal, je voudrais faire un dernier commentaire à propos de possession et fantasme sexuel pour pouvoir arrimer plus précisément la notion de possession aux liens que je ferai ensuite, à propos de la relation de transfert. Pour la mère, avec son bébé s'instaure une expérience psychique inconsciente très importante, que Denise Braunschweig et Michel Fain [21] ont identifiée avec précision et qu'ils ont nommée " la censure de l'amante ". Cette notion m'intéresse au plus haut point car c'est également sur elle qu'on pourrait appuyer la censure libidinale dans les échanges transférentiels. Avec les risques qu'on va voir... La formulation de Braunschweig et Fain, en utilisant le terme d'amante, attire notre attention sur la proximité entre la relation de type littéralement amoureux qui se déploie entre la mère et son bébé et la relation réellement amoureuse que cette même mère vit avec son partenaire adulte. Nous sommes sur le fil du rasoir : on le sait, la relation entre la mère et son bébé possède ses limites propres sur le plan sexuel. Par exemple, la mère est en mesure de prodiguer des soins corporels à son enfant, d'y prendre du plaisir, tout en gardant une juste répulsion pour les matières fécales... Braunschweig et Fain postulent : " *La vie d'amante (de la mère) prend valeur de pare excitation pour la psyché de l'enfant, mais également pour la sienne propre, car elle vient censurer une part des émois érotiques suscités par le soin maternel.* " [22]

Je suis tombée récemment dans mes lectures collatérales sur la même question traitée par Jung, du côté du père : je ne résiste pas au plaisir de vous en faire part. Dans *L'analyse des rêves*, à la quatorzième conférence, à propos de l'analyse d'un rêve de son patient, Jung nous fait entrapercevoir l'équivalent de la " censure de l'amante " au masculin paternel qu'il reconnaît dans le récit du rêve de son patient : " *Pour éviter que l'enfant ne se sauve, (il se débat dans mes bras) je le serre très fort contre moi, il me procure un sentiment des plus remarquables de grande satisfaction (nullement un ressenti sexuel) comme si ce véritable événement satisfaisait les aspirations de mes sentiments...* " [23]

La personnalité *mana*

Comme je vous le disais, le fantasme de *possession* réciproque renvoie donc à une puissante fantasmagie archétypique dans lequel Eros mène le jeu. Numinosité et grandiosité sont les acteurs de cet opéra qui peut conduire aussi bien vers l'émerveillement quasi mystique que vers la négation la plus destructrice... Je me suis amusée à reconnaître les éléments inconscients et primitifs, décrits par Jung dans la personnalité *mana* dans l'inflation maternelle à propos des bébés... Jung n'en parle que pour l'homme, mais imaginez une mère en l'écoutant : " *Le moi conscient semble devenir porteur de mana. Ainsi le moi conscient court le risque de devenir une personnalité mana. Or, la composante mana de la personnalité est une des dominantes de l'inconscient collectif, l'archétype bien connu de l'homme fort, qui s'est manifesté à travers toute la vie de l'humanité sous les multiples aspects du héros, du chef, du magicien, du médecin man, du saint, du souverain qui règne sur les hommes et les esprits, du roi, de l'ami de Dieu.* " [24]

Dans le *Zeitgeist* de Jung, il n'était pas pensable d'associer une personnalité de femme à cette figure *mana*. Mais aujourd'hui, on sait que la puissance décrite est aussi celle de la femme qui devient mère et qui accompagne celles qui le deviennent, médecine-man au féminin. Dans les sociétés dans lesquelles elles ont encore de la place, les femmes shaman ont souvent un rôle très spécifique vis à vis du rapport entre hommes et femmes, de la fécondité, de la maternité et de la conduite des enfants. Chez nous, aujourd'hui, la figure de la sage-femme...

Les forces archétypiques inconscientes décrites ici comme étant à l'origine du processus d'humanisation du petit d'homme dans sa relation à l'autre, peuvent également se transformer en redoutables chaînes qui vont maintenir l'homme adulte dans une position infantile. Cette

possession par la puissance maternelle inconsciente, celle de la possession par l'archétype de la grande mère, si l'adulte ne peut pas y renoncer, aura la force d'une contrainte intérieure qui va régir sa vie. C'est alors qu'on peut lui donner le qualificatif " d'incestueuse " , car elle active dans la psyché inconsciente du sujet adulte des énergies qui sont celles des origines de la vie. Ces énergies sont modélisées dans et par la relation mère bébé, chez un sujet adulte. Les effets d'infantilisme et leur corollaire d'omnipotence vont alors coloniser le moi immature. Dans la psyché inconsciente, la tendance régressive entre en conflit dynamique avec les forces de différenciation promues par le soi.

La position du sujet : l'éthique

Quand Hester Solomon interroge les origines du " soi éthique ", elle ne fait pas autre chose à mon avis que de décrire d'une manière plus large, les capacités de différenciation intérieure de cette mère "ordinairement dévouée", capable de censure de l'amante, c'est à dire capable de différenciation, et du sacrifice de l'être tout pour son bébé... Je la cite : *La première expérience éthique du nourrisson, vécue, à n'en pas douter, à un niveau profondément inconscient, est celle d'un " moi " , pendu au sein d'une autre qui lui est dévouée, quelles que soient par ailleurs les luttes internes de cette dernière avec ses pulsions d'ombre à son égard. Ainsi, le nourrisson est libre d'utiliser impitoyablement le sein, sans crainte de représailles. Ce faisant, il lui devient possible de se vivre comme un être authentique, sans se voir contraint, de manière indue afin d'assurer sa survie, d'apaiser l'autre, ce qui aurait pour effet une distorsion dans le développement du soi.* [25]

Et le transfert dans tout ça ?

Cette ouverture sur l'éthique va me permettre maintenant de faire le lien entre toutes les entrées de cet exposé et arriver à conclure sur la question du transfert. A partir des éléments d'introduction de *Psychologie du Transfert* j'ai utilisé la notion d'attachement qui nous a conduits à la possession et qui débouche maintenant sur le soi éthique, dans la relation entre la mère et son bébé, tout ce chemin pour donner chair aux figures psychologiques humaines et primaires que Jung a personnalisées sous la forme du Roi et de la Reine, dans le *Rosarium*... Comment passer de l'attachement libidinalisé, érotisé dirions nous, dans la relation mère bébé, fondatrice de l'expérience d'humanisation du petit humain, à la spécificité du transfert en analyse ? Si, comme je l'ai dit, une nécessaire possession, constructive et prospective s'instaure dans la relation entre la mère et son bébé, il nous faut continuer à examiner la possession selon l'hypothèse que pose Jung de sa répétition au sein de la relation de transfert. Si Jung nous a largement et fréquemment avertis des dangers du transfert, c'est bien parce que la numinosité de ce socle archétypique de la relation s'invitait toujours entre les humains. Lui même souhaitait le transfert point trop intense, connaissant bien les risques (Sabina Spielrein, mais aussi Freud !) du transfert passionnel...inconscient par nature.

Le transfert au risque la possession archétypique

Comme je l'ai montré, chacun des deux partenaires étant en mesure de combler également l'autre, dans une saturation narcissique réciproque, la fantasmatique de possession qui va nécessairement se répéter dans le lien transférentiel, incite à penser de manière bien modeste le lien qui unit le patient et son analyste, et à l'articuler avec les figures archétypiques de la fascination pourvoyeuse de numinosité [26]. Avant la figure du Roi, de la Reine, de la Soror et de l'adepte, décrites par le *Rosarium*, je dirais quant à moi, que les déclinaisons subtiles de la figure de l'enfant divin confondue à celle de la grande mère, telles qu'elles ont été décrites

par Jung, vont s'inviter au bal transférentiel, et sans s'annoncer officiellement : que le patient soit un enfant ou un adulte, c'est pareil !

Pour qu'elle devienne favorable à la croissance et au développement d'un moi différencié pour le patient, l'énergie de ces grandes figures archétypiques aura besoin de trouver dans la personne de l'analyste de quoi soutenir l'intensité dont elles sont porteuses. Ce travail d'humanisation, soutenu par le processus d'individuation nécessite chez celui qui l'entreprend, mais aussi pour celui qui l'accompagne, c'est-à-dire l'analyste, une conscience aigüe des risques de contamination psychique.

Cela signifie que sur le plan psychique, être analyste réclame de pouvoir vivre dans cette dangereuse sphère de projection archétypique, de s'y accorder instinctivement, c'est-à-dire entre autres, de partager et contenir l'expérience de la possession séductrice et séduisante. C'est aussi, et surtout, par la suite, de pouvoir vivre et accepter la transformation nécessaire de cette qualité d'intensité, parfois de ferveur, avec certains analysants, et également de pouvoir supporter d'y renoncer. Car il s'agit là d'un réel sacrifice ; en effet, la numinosité intense que provoque dans l'inconscient de l'analyste l'expérience de cette proximité avec les énergies premières de l'archétype peut être vécue par certains analystes comme une ressource énergétique nécessaire, sans laquelle il serait impossible de vivre... C'est pourquoi il me semble essentiel que les analystes aient aussi d'autres centres de gravité dans leur vie que leur rapport quasi quotidien avec l'inconscient.

Même enfermé dans sa tour de Bollingen, Jung était bien conscient de ce risque, il se promenait, coupait du bois, sculptait, etc. Dans L'analyse des rêves, au cours d'un séminaire, il avertit les participants : *“Nombreux sont les analystes mis dans le rôle du Sauveur et cela leur donne une telle poussée d'inflation qu'ils en perdent le nord. C'est là une maladie spécifique des analystes, car ils présentent et offrent cette accroche à leurs analysants à partir du moment où ils commencent à se préoccuper de l'âme de ceux-ci. Le médecin est obligé de s'exposer à l'infection de son malade. De la même manière, l'analyste est exposé aux projections de ses analysants et, de ce fait, il doit faire attention à ne pas se faire emporter par celles-ci.”* [27]

Dans *L'effort pour rendre l'autre fou*, Ronald Searles qui a comme Jung dans sa jeunesse, beaucoup travaillé avec des patients psychotiques, cite Franz Lidz, qui soutient : *“La force du thérapeute qui doit être transmise au patient vient peut être de ce qu'il a une intégrité suffisante pour n'avoir pas besoin d'être infallible.”* [28]

Que se passe-t-il quand l'analyste est insuffisamment conscient (je n'ose pas dire qu'il pourrait en être inconscient !) de la dimension archétypique du transfert ? *La censure de l'amante* ne fonctionne pas et la pulsion d'attachement se déploie inconsciemment, selon son trajet inné. Mais comme les partenaires de la relation sont des adultes, elle se fraye des voies de satisfaction dans le registre sexuel qui déborde alors les limites éthiques de l'éros thérapeutique. Et quand ces voies sexuelles ne sont pas actualisées, ou actualisables, c'est alors leur forme archaïque de volonté de puissance, de domination et de possession de l'autre qui s'actualise [29]. Le patient risque d'être réduit au statut d'objet de satisfaction pour l'analyste, du côté sexuel, mais aussi sur le versant multiforme de l'omnipotence. Le projet du soi, c'est à dire celui de devenir un individu (étymologiquement : non divisé), dont tout être est porteur, sera alors bafoué. Certaines problématiques de patients peuvent trouver à travers les jeux réciproques de contamination inconsciente entre patient et analyste l'occasion de répéter activement des séquences des mauvais traitements dont ils ont été l'objet autrefois... C'est pourquoi cette analyse spécifique des aspects de possession constellés dans l'attachement qu'est la relation de transfert trouve également sa nécessité et sa justification dans le travail avec les enfants comme dans celui qui concerne les adultes. En effet, une

érotique très particulière par ses aspects archétypiques saisissants, est parfois encore plus difficile à reconnaître avec les enfants, donc à élaborer. C'est parce que ce saisissement rapproche l'analyste des conditions d'émergence de la vie symbolique de l'enfant qu'il pourrait être porté à une naïve *confusion des langues*, selon l'heureuse formule de Ferenczi. En effet, les stéréotypes à propos des composantes transférentielles de la relation d'une (bonne ou mauvaise) mère thérapeute avec des (supposés) enfants patients, font bien souvent écran.

Dans ce domaine de la relation patient thérapeute, quand le patient est un enfant, le thérapeute est parfois abusivement possédé par ses propres besoins de réparation vis à vis de l'enfant qu'il a été. Le thérapeute risque alors de ne pas savoir évaluer à sa juste valeur l'éprouvé de plaisir narcissique que sa position de thérapeute d'enfants peut induire.

Il me semble important de donner un sens clinique à ce plaisir, en rapport avec la réactivation de l'aire archétypique de possession séductrice séduisante qui est relancée dans l'ensemble de la relation transférentielle. Nous le savons, nous les thérapeutes d'enfant, tous nos jeunes patients ne nous font pas vivre ce type d'émois !

Si Freud a décrit la mère dans une relation inconsciente à son enfant qui en fait la " première séductrice ", j'ai voulu amplifier comment Jung l'a décrite comme étant la " possession " par essence en même temps que comme symbole représentatif de la puissance propre à l'inconscient. Le processus d'individuation dès le début de la vie va donc engager la séparation, la différenciation, le renoncement, la perte comme accès à l'être soi : "*La libido enlevée à la mère et qui ne suit qu'à contrecœur devient menaçante comme un serpent, symbole de l'angoisse de mort, car il faut que meure la relation avec la mère et de cela on meurt presque soi-même.*" [30]

Autrement dit, au plan libidinal, le détachement de la mère est une entreprise douloureuse qui ne se fait qu'au prix d'un sacrifice obligeant à affronter et supporter l'angoisse de mort qu'il déclenche. N'est-ce pas là une belle manière de décrire, *a contrario*, ce qu'est la possession par l'archétype du maternel et sa réactivation dans le transfert ?

Pour conclure et tenter une synthèse de ce que j'ai essayé de vous faire partager, et en hommage à Elie Humbert [31] dont la lecture renouvelle toujours mon intérêt à penser ces questions, cette pensée : "Le transfert tient croisées deux pulsions différentes. L'une à l'endogamie, qui conduit à revivre l'inceste comme lieu du devenir ; l'autre à l'individuation, par la connaissance de soi."

[1] Ce texte est la transcription d'une conférence donnée en janvier 2008 au CEFRI-Jung

[2] Humbert, Elie, Vocabulaire des Psychothérapies, dirigé par André Virel, Marabout, Fayard, 1977. Entrée " Transfert "

[3] Encyclopædia Universalis ©, 2006, Entrée " Attachement "

[4] Encyclopædia Universalis, ©, 2006 idem.

[5] Zazzo, René (dir.) L'attachement. 2ème édition revue et augmentée. Neuchatel, Delachaux et Niestlé 1996, 250 p.

[6] Cité par Bernard Golse , " L'attachement entre théorie des pulsions et théorie de la relation d'objet " . Le Carnet Psy, Dossier Attachement, Octobre 1999, n° 48, p.17.

- [7] Bader Michel, “ La théorie de l’attachement constitue-t-elle une trahison de la psychanalyse ? ” Le Carnet Psy,op. cit., p. 29.
- [8] Humbert Elie, Jung, Paris, Editions Universitaires. 1983. p 100.
- [9] Jung, Carl Gustav, Psychologie et Education , Paris, Buchet Chastel. P.230-231.
- [10] Lebovici, Serge, “ L’attachement chez l’enfant. Quelques notions à mettre en évidence ” , Le Carnet Psy, Op.cit. p 21.
- [11] Montagner Hubert “ L’imprinting, l’attachement, le lien ” . Le Carnet Psy, Op.cit.p.13.
- [12] Jung, Carl Gustav, Métamorphoses de l’âme et ses symboles, Genève, Librairie de l’Université, Georg, 1983, p. 274.
- [13] Jung, Carl Gustav, Psychologie du transfert, Paris, Albin Michel, 1980, p..33
- [14] Jung, Carl Gustav, Problèmes de l’âme moderne, Paris, Buchet Chastel, 1960, p. 48.
- [15] Jung, Carl Gustav, Psychologie du Transfert, op. cit., p. 199
- [16] Jung, Carl Gustav, Dialectique du moi et de l’inconscient, Paris, Gallimard, 1964, p. 220.
- [17] Monique Bydlowski, Je rêve un enfant, l’expérience intérieure de la maternité, Paris, Odile Jacob, 2000.
- [18] Allain-Dupré Brigitte et Maffei Giuseppe, Il doppio e l’estraneo nella costituzione dell’identità, Psicoanalisi e Metodo, “ L’incontro con l’altro ” , 1/2001, Pisa, ETS.
- [19] Pieri, Paolo Francesco, Dizionario Jungiano, Torino, Bollati Boringhieri, 1998.
- [20] Golse Bernard, Le Carnet Psy, op.cit, p 17.
- [21] Brauschweig Denise et Fain, Michel, Paris, La nuit, le jour, essai sur le fonctionnement mental, PUF, 1975. Et voir égale-ment Frédéric Duparc, La censure de l’amante, Paris, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.
- [22] Ody, Michel et Danon-Boileau, Laurent in Dictionnaire International de Psychanalyse, dirigé par Alain de Mijolla, Paris, Calmann-Lévy, 2002, entrée “ Censure de l’amante ” .
- [23] Jung, Carl Gustav, L’analyse des rêves, Notes du séminaire de 1928-1930. Paris, Albin Michel, 2005. Tome 1, p 246.
- [24] Jung, Carl Gustav, Dialectique du moi et de l’inconscient, Op. cit., p. 226.
- [25] Solomon McFarland Hester, “ Le soi éthique ” , in Cahiers jungiens de Psychanalyse, “ Penser en analyse ” Printemps 2001, n°100.
- [26] Numinosité : “ Etat émotionnel produit par l’activation spontanée de l’archétype ” . Aimé Agnel, et all. Dictionnaire Jung, Paris, Ellipses, 2008.

[27] Jung, Carl Gustav, L'analyse des rêves, Op. cit., tome 1, p. 240.

[28] Searles, Ronald, L'effort pour rendre l'autre fou, Paris, Gallimard, p.226

[29] de Urtubey, Louise, Si l'analyste passe à l'acte, Paris, PUF, 2006.

[30] Carl Gustav Jung, Métamorphoses de l'âme et ses symboles, traduction de Y.Le Lay, Genève, Librairie de l'Université, Georg, 1953, p.515, C.W. § 473.

[31] Humbert Elie, Vocabulaire des Psychothérapies, Op. cit., Entrée : transfert, p. 135.